Compte-rendu

Séminaire du 17.12.2005

« Formes de résistance à tout changement : la parole, l'écrit et l'image »

par Franck Pierobon

TABLE DES MATIERES

I. ADEQUATION DU LOGIQUE (RATIONNEL) ET DU REEL 3
II. LES RESISTANCES AU CHANGEMENT 6
III. LA FAUSSE EVIDENCE DU COGITO 9
IV. L'HUMANITE ET LA PENSEE PRISES DANS LE TRIANGLE 11
V. LE POUVOIR DE L'ECRITURE (L'APPRENTISSAGE) ET LES RESISTANCES AU CHANGEMENT 14
VI. DEBAT 18

I. Adéquation du logique (rationnel) et du réel

I.1. L'attitude naturelle

La représentation ordinaire veut que le langage (et par extension) la logique seraient capables de rendre compte *objectivement* du réel ; l'ordre intrinsèque du réel, tel que la science le révèle, serait « logique ».

Cette adéquation est un fantasme. La logique ne rend pas intégralement compte du réel. Mais on fonctionne comme si la logique (le langage), le réel et le rationnel avaient des liens ténus entre eux. Lorsque je dis « Je vais chercher une pomme » vous n'avez pas besoin de tout un arsenal de rites et de concepts pour faire comprendre ce que l'on va faire (par exemple, vous n'avez pas besoin de dire que la pomme est rouge ; pourquoi l'on mange des pommes ; que veut dire acheter des pommes, etc.). Du coup, nous avons l'impression que le langage s'articule naturellement avec le réel, qu'il est en accord avec lui. L'énoncé cité fait partie de ce que l'on appelle le *monde de l'attitude naturelle*. Dans ce monde, on fait référence à tout un halo allusif (halo de concepts, de comportements, de sous-entendus, etc.). En ce sens, le langage est allusif et ne dit pas le réel.

Cette représentation ordinaire est un acte de foi. En tant qu'êtres humains, nous avons besoin de croire, pour que notre « monde » nous soit familier, en l'adéquation entre le logique et le réel.

La foi perceptive m'empêche de penser que le langage peut produire du sens et des idées nouvelles (nous y reviendrons). Bien sûr, il faut travailler sur le réel : pour être mathématicien, il faut travailler les mathématiques. Nous avons besoin de fonctionner comme si le langage, la logique, l'informatique, etc., étaient transparents au réel. Or, ces systèmes sont créateurs de nouvelles idées.

La contrepartie à cette foi, c'est la folie. Le langage a une fonction normative. Si l'on n'avait pas en commun cette sorte de « télépathie » allusive, nous serions fous et nous développerions une forme de schizophrénie. Cela pourrait se traduire par les stéréotypes dans le chef des hommes envers les femmes (la femme est soit la putain soit la mère). Remarquez que les personnes qui ne sont plus en contact avec la réalité sont psychotiques et que ceux qui ne sont pas en phase avec elle sont plutôt névrosées. Vous pouvez penser à la pathologie décrite dans le livre *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* d'Olivier Sacks.

L'adéquation entre le réel et le logique est une *nécessité fondatrice* pour les êtres humains, mais elle n'est ni réelle, ni même logique dans le sens du discours scientifique. En effet, cette adéquation entre le logique (le rationnel ou le langage) et le réel saute quand on évoque la physique quantique puisque cette science est particulièrement contre intuitive. La physique quantique dit, par exemple, qu'il est impossible d'avoir, en même temps, la vitesse de l'objet et l'emplacement de l'objet. En outre, l'adéquation échappe à notre manière de nous rapporter à nous-mêmes. En effet, je ne sens nullement les particules quantiques.

Cette partie de la logique (hors contradiction) que l'on voudrait adéquate au réel est régionale ; tout tourne autour de l'individuation qui est celle de l'objet mais aussi celle de l'individu (et elle n'est pas la même).

L'individuation de l'objet ne fait pas de problème, dans la mesure où elle est une partie intégrante de sa perception - et, à noter en pierre d'attente, la manière dont on individue les objets est articulée à la manière dont on les dénombre, comme autant de fois un objet paradigmatique (le rideau d'arbres) ; là se situe la genèse de l'écriture. Mais, fait important, c'est du côté de l'individuation de l'être humain que la logique colle le moins au réel.

L'individuation de l'objet ne se fait pas sans problème. Comment individuer un objet de la mécanique quantique ? Ce n'est pas possible puisque ces objets fonctionnent selon la logique du « ou bien » « ou bien ».

Nous sommes tous des êtres humains individués physiquement. Ainsi, parallèlement, nous pensons que nous sommes individués mentalement. On vit, constamment, avec le mythe de l'individu. La philosophie des Droits de l'Homme n'a fait que renforcer ce mythe. L'individuation est bien une fiction mais une fiction qui ne tient pas.

I.2. Compter, un acte hautement complexe

La logique ordinaire (générale analytique, dirait Kant, c'est-à-dire régie par le principe du tiers exclu) n'est qu'une région du langage ; les contraintes de l'individuation servent à la fois à spécifier *l'élément matériel* de base en même temps qu'elles spécifient la *loi formelle* par laquelle ces éléments sont combinés. Ainsi, dans le dénombrement et l'arithmétique, il est nécessaire de disposer à la fois d'une unité fondamentale (un arbre), de l'identité à cette unité d'éléments ainsi dénombrables (les différents arbres d'un rideau d'arbres) pour ensuite spécifier une loi externe : dans l'expression *douze arbres* le nombre *douze* est *formel* tandis que *arbres* est matériel.

Dans cette première description, tout semble convenir aux conditions de possibilité de la perception de l'objet (comme figure sur fond, comme individu et dénombrable) ; mais cette observation en privilégie indûment le côté «objectif»; du côté «formel» (ce qui ne veut pas dire subjectif), la numération - ce qui donne son sens à *douze* - peut à la fois convenir admirablement au dénombrement des objets donnés dans la perception, mais sa propre « logique » est beaucoup plus puissante que cela. Elle peut structurer la perception mais - et c'est cela qui m'intéresse - elle peut aussi fonctionner comme idéation, c'est-à-dire comme production de nouvelles idées.

Pour expliquer tout cela, reprenons l'exemple du dénombrement des arbres. Imaginez que nous nous promenions le long d'un canal et qu'il y a un rideau d'arbres. Nous sommes d'accord pour dire qu'il n'y a pas un arbre qui soit identique à un autre. Si maintenant, nous voulons compter les arbres et que nous en trouvons 12, ce dénombrement est un « exploit métaphysique » qui passe par 3 étapes :

1. Nous devons tenir les arbres pour identiques ;
2. Nous devons dire 12 fois un arbre tout en étant incapable de savoir lequel de ces 12 arbres sert d'étalon ;
3. Nous introduisons le chiffre 12.

Remarquez que le chiffre 12, en tant que tel, ne se retrouve nulle part dans la nature. Imaginez, à présent, que je vous demande de me dire combien il y a de feuilles au total ou sur chacun des arbres. Il vous sera impossible de dénombrer. Je pourrais alors vous dire

que vous ne voyez pas les arbres. On peut donc affirmer qu'il y a une inadéquation entre compter et voir. En allant plus loin, on peut déclarer que si compter est le début de l'arithmétique, elle-même est le début de l'écriture.

Les Pythagoriciens se demandaient si le carré de l'hypoténuse et la √2 étaient pairs ou impairs. En créant de nouvelles catégories de nombres ils pensaient avoir affaire à de nouveaux êtres telle était forte leur volonté d'adéquation au le réel. Cela n'empêche pas de constater que des théories mathématiques qui semblent saugrenues peuvent être justifiées longtemps après par d'autres sciences.

Je disais donc que quand je vois des arbres, je produis, en même temps, un concept unitaire de l'arbre. Puis, seulement, j'apprends à compter. Dans certaines langues, on distingue le singulier, le pluriel et le neutre (en polonais, par exemple) tandis que dans d'autres civilisations, on différencie la catégorie du singulier, du pluriel et du « beaucoup ». Nous sommes donc capables d'individuer l'arbre pour dire, ensuite, qu'il y en a 12. Nous possédons une faculté de catégoriser tout en croyant que cela a son correspondant dans le réel. Or, l'arbre est un complexe. Mais nous avons tous besoin de fonctionner comme si ces individuations avaient des existences réelles.

Voici un tableau récapitulatif :

<table>
<tr><td rowspan="2">Logique (au sens large)
Tout langage formel</td><td>Rendre compte de l'ordre matériel du réel (individuation de l'objet, dénombrement des objets, organisation, structure, modèle théorique, métathéorie, etc.)</td></tr>
<tr><td>Production (de type formel) d'idées nouvelles</td></tr>
</table>

N. B. : J'appelle « logique », dans tout ce qui suit, tout arrangement, configuration, diagramme, etc. dans un sens extrêmement général, par lesquels du formel et du matériel sont distingués l'un de l'autre et articulés l'un à l'autre ; il peut s'agir de symétries géométriques, de dénombrement, de structures élémentaires de la parenté, d'écriture de la musique (par exemple dans le contrepoint), etc.

II. Les résistances au changement

II.1 Représentation et expression

Les résistances au changement se produisent le plus souvent à ce niveau, dans le mesure où ce qui *existe* déjà est perçu comme à la fois logique, réel et surtout *existant,* ce qui signifie *inerte.* La perception fantasmatique du couple logique/réel exclut tout changement, parce que le changement est vécu fantasmatiquement comme antinomique au réel ; le réel étant ce qui ne change pas.

Est articulée à ce même fantasme, l'idée que toute expression d'idée est indépendante de cette idée même. L'idée se comporterait donc comme le réel c'est-à-dire comme l'arbre à dénombrer dans le rideau d'arbres : d'un côté, le réel, le rideau d'arbre, de l'autre côté, ce qui l'exprime formellement et « réellement », c'est-à-dire l'expression « il y a douze arbres ». On pense volontiers qu'il en va de même pour les idées : d'un côté, les idées « arrivent » et, de l'autre côté, le langage, la logique, etc., les exprime.

La distinction idée/expression recoupe la distinction matériel/formel. D'où le mythe de l'inspiration de l'artiste, des idées dites géniales chez le savant, etc. c'est-à-dire d'une indépendance tout aussi radicale entre l'idée et le langage formel, qu'en le langage formel et l'objet matériel.

Il n'y a pas de différence ontologique entre l'idée et son médium, alors qu'il y en a une, radicale, entre le réel et l'idéel. L'opposition *binaire* entre le réel et l'idéel (ou entre le formel et le matériel, le contenu et le contenant, la lettre et son enveloppe) est représentationnellement exacte (du moment qu'on accepte que cette représentation est matériellement incomplète) mais elle est également formellement incomplète ; le plus souvent, elle n'est qu'un aspect d'une triangulation.

II.2. Attestation et temporalité

L'acte de foi par lequel l'être humain s'évertue à faire comme si le monde dit réel et celui du langage sont capables de coïncider exactement, correspond à une angoisse (celle qu'ils ne coïncident pas) ; ceci empêche (ou protège) de voir l'irruption de l'idée comme attestant de sa propre réalité en tant que radicalement différente de celle de l'objet réel (de la pierre, de l'arbre) et de considérer le réel qu'il n'est pas (l'objet réel) comme insondable, insensé, absurde, en dessous de tout ce qu'il peut en dire ou en faire (langagièrement et scientifiquement).

La différence entre le réel de l'être humain et celui de l'objet réel se *sent* temporellement ; l'idée arrive et repart ; on se souvient et on oublie ; on naît et on meurt. L'objet réel est le plus souvent perçu dans *l'instant présent,* c'est-à-dire dans une expérience de l'éternité contenue dans cet instant présent (cf. Kierkegaard et le livre d'Arnsperger). Cette différence est refoulée avec l'imaginaire qui fait écran. L'idée de la mort est occultée.

Voyons le tableau suivant :

IDEEL	RÉEL
Le formel (le langage) n'est pas *réellement* différent du matériel (l'idée). «12x1=12 »	*Le formel (la loi scientifique) est réellement différent du matériel (réel)* (« 12 arbres » ; « 12 » est formel, « arbre » est réel
Le formel est idéellement différent du matériel	*Le formel est idéellement identique au matériel*

Genèse de l'Idée	*Idée formalisée* *Formalisation du réel* *ADEQUATION LANGAGE/REEL*	*Réel, en tant qu'existant* **et** *en tant que forme*

Une première idée clef dans le *changement à opérer dans nos habitudes de penser* : tout langage formel (à dominante logique), dans son acception la plus générale, est créateur de réalité et de sens.

II.3. L'adéquation de l'humain et du logique (rationnel)

Le monde est habitable, comme le disent les phénoménologues, dans la mesure où nous le ressentons comme « familier » ; c'est le concept de cette familiarité, impossible à établir par une démonstration rigoureuse, qui est au cœur de la profession de foi relevée plus haut, par laquelle nous tenons pour identiques et interchangeables ce qui est *réel* et ce qui est *logique.* De plus, en employant le langage tel qu'il est structuré, les personnes ne se rendent pas comptent qu'elles se targuent d'être rationnelles. Nous disons souvent « Je ne suis pas fou », « Je sais ce que je fais », etc.

Pour l'instant, toute la discussion a été cantonnée au rapport entre le réel (matériel) et le logique (formel), en laissant de côté toutes les difficultés touchant à la réalité propre de l'être humain, selon qu'il est considéré comme emblématique de l'humanité, ou comme appartenant à la société des humains et déterminé par elle, ou encore comme individu humain.

Nous allons voir qu'un même type de raisonnement pourrait être appliqué au rapport entre l'être humain et le logique, c'est-à-dire le rationnel, pour arriver aux mêmes conséquences. Mais il ne faut pas perdre de vue une différence majeure : c'est toujours l'être humain qui traite de l'être humain et il y a donc un risque d'autoréférence.

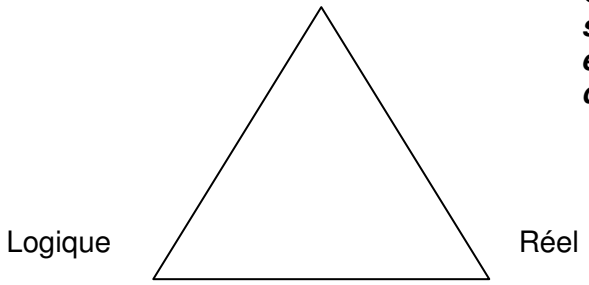
Voyons le tableau suivant :

HUMAIN (SINGULIER)	***RATIONNEL (UNIVERSEL)***
Le rationnel (à travers le langage) n'est pas *réellement* différent de l'humain. C'est toujours une personne *singulière* qui pense *l'universel* (la différence passe entre imaginer et penser)	*Le rationnel (la loi scientifique ;* *l'universel) est réellement différent de l'humain (réel)* Objectivité = aucune subjectivité (c'est-à-dire pas de pluralité et donc de contradictions) Indifférenciation entre les singularités
La singularité est capable de rationalité	**Le rationnel est incapable d'atteindre la singularité (et celle-ci n'existe pas pour la rationalité)**
La singularité ne peut se comprendre en tant que telle : autoréférence et paradoxe du cogito	**La rationalité, comme totalité, ne peut se refermer sur elle-même (théorème de Gödel)**
Ouverture vers l'indéfini, en deçà de la singularité	**Ouverture vers l'indéfini, au-delà de la totalité**

L'être humain fait *comme si* la question de son individuation était une fois pour toutes résolue (à cause de la philosophie qui ressort du *cogito* cartésien). Nous avons *besoin* de prendre ce point de départ, à savoir que l'être humain serait un donné *a priori.* Les problèmes semblent insolubles.

Voici le triangle dans lequel l'être humain est pris (nous parlerons des liens dans la partie débat) :

Humain



Ce diagramme est un schème pour la pensée et, en même temps, il suscite des pensées.

III. La fausse évidence du Cogito

Prenons l'exemple du cogito cartésien. Sachez d'abord que Descartes est, avant tout, un mathématicien. Il a écrit les *Méditations métaphysiques* pour fonder la science. Il se disait qu'il était, à lui seul, la source de ses idées. C'est l'époque où, en sciences, on opère une géométrisation du champ excluant l'observateur. Le sujet est donc exclu. N'oubliez pas que, du temps de la Renaissance, l'objectivité était toujours subjective et tout était symbolique. A l'époque de Descartes, les mathématiques projectives se développent tandis que notre philosophe travaille sur l'optique et la géométrie. Il ne veut pas que la vérité soit hypothéquée par le doute général. En substance, il dit : il est un Malin Génie dont mon corps et le monde sont l'œuvre. Il emploie son temps à me tromper. Je doute de tout. Je ne peux pas douter du fait que je doute. Si je doute c'est que je pense. Je pense donc je suis, j'existe ; *Cogito ergo sum*. Descartes a répondu à une attente comme le Christ a répondu à l'attente d'une société de l'époque. Il a suffit à ces deux personnes d'être efficaces et pas, forcément, d'avoir tenu des propos réels. Pour comprendre cela, pensez à la métaphore suivante : un livre non lu est un livre qui n'existe pas.

Je vous propose une critique générale des thèses de Descartes. La pensée dont il parle peut s'incarner autrement que dans un corps comme, par exemple, dans l'écriture. La pensée attesterait de mon existence, ce pendant que la grammaire et l'idéologie de mon époque ne m'influenceraient pas. Tout ceci est faux. La manière de penser est tributaire du langage, du fait que l'on soit ou non lettré, que l'on s'accommode de la multidisciplinarité ou pas, etc. Voyons d'abord le résumé des thèses de Descartes et ma « traduction » :

Enoncé de Descartes	Traduction
Mes sens sont trompeurs : j'imagine qu'un Malin Génie a créé le monde que je perçois	Je suis un auteur ; j'écris donc j'invente ; j'invente que le monde dans lequel je vis est inventé par un auteur.
Tout ce qui m'entoure est illusion ; suis-je illusion ?	Tout ce que j'écris est indistinctement l'objet matériel que je produis et l'acte de sa production
Mais je ne doute pas que je doute	Je scinde l'acte de douter de lui-même : douter est matériellement négatif, formellement positif (paradoxe)
Je doute donc je pense	C'est négatif donc c'est positif. J'ai transformé ce qu'il y a *d'acte* dans le doute en un *acte* de penser qui devient subrepticement un acte de *penser.* Je suis passé de l'imaginaire au réel, et du réel à l'idéel.
Je pense donc je suis	Argument ontologique, supposant qu'il n'y a pas de pensée sans auteur (alors qu'il y a de l'écriture sans auteur, pourvu qu'elle soit produite, finie, et non acte de production).

Voici les critiques complétant ma « traduction » (veuillez vous référez au tableau de la page précédente) :

1. De même, quand je lis, j'oublie ce que je suis en train de lire. J'efface toutes les médiations. Le Malin Génie, c'est Descartes lui-même.

2. Il y a, à la fois, les mots et la réaction imagée instantanée. L'acte et la production d'images vont de pair. Blanchot se demandait si c'était le monde qu'il écrivait ou celui qu'il percevait qui était le plus important. Quant à Goethe, il disait « Ce que je n'ai pas dessiné, je ne l'ai pas vu. » Tout comme le Japonais qui n'a pas photographié quelque chose considère qu'il ne l'a pas vu ou visité…
   Dans l'Antiquité grecque, Diogène Laërce va voir l'oracle pour lui demander ce qu'il doit faire de sa vie. L'oracle lui répond qu'il le saura quand il aura la couleur des morts. A ce moment-là, Diogène Laërce s'est mis à lire tous les livres sachant que quand on ne fait que lire on ne vit plus, on a la couleur des morts.
   Il y a une pragmatique de l'écrit. Si l'on ne fait pas attention, c'est le système qui risque de s'écrire à travers nous. Dans ce cas, on devient compulsif vis-à-vis de l'écriture.

3. Descartes scinde le matériel et le formel. En doutant, il introduit une négativité et la laisse là. Il crée un paradoxe en considérant que le contenu du doute est négatif mais que l'acte de douter est positif. Nous savons que l'acte de rêver est déjà du rêve. Le contenu et l'acte sont la même chose dans le domaine du rêve. Mais Descartes réalise un coup de force en disant que le négatif est du positif. De même, Russel avait produit un coup de force en disant qu'il ne faut pas confondre la classe de toutes les classes avec une classe en tant que telle. Or, il oublie de nous dire que, ce faisant, il fonde des règles par nécessité.

4. On passe du réel à l'idéel. Descartes estime que penser, c'est plus qu'imaginer. La pensée a la possibilité de l'universalité. Elle ne témoignerait pas seulement de ce que je suis mais de ce qui est (le fait, par exemple, qu'il y ait 12 arbres). Descartes passe donc du singulier à l'individu qui parle de l'universel. C'est un passage critiquable. Il fait de même dans sa démonstration de l'existence de Dieu. Il dit : si Dieu est conçu comme un être parfait, il doit exister car s'il n'existait pas, il lui manquerait la qualité (l'attribut) de l'existence. Or, être parfait, c'est avoir toutes les qualités (les attributs). Il doit donc exister s'il est parfait. Ici, Descartes met sur le même plan le réel (l'existence) et l'idéel (remarquez que l'existence se constate, elle ne se démontre pas).

5. Que veut dire « je » ? Quand je dis « 2 + 2 = 4 », je répercute quelque chose dont je ne suis pas l'auteur y compris lorsque j'utilise le langage, la logique, la science, etc. « Je » ne signifie rien : n'est-ce pas toute une société qui parle à travers moi ? Un individu absolu n'existe pas ou est asocial. Aristote disait qu'un individu ne vivant pas en société est soit un animal soit un dieu. Mais l'homme ne veut pas se souvenir
   qu'il est un animal. Il est un animal politique. Si l'homme se retrouve seul, il devient fou. Il y a l'angoisse de se définir par soi-même sans faire référence aux autres.
   Comment fonder autrui quand on se fonde soi-même ? C'est pourtant bien ce que Descartes prétend faire.

Ce qui définit l'écriture (comme l'a montré l'exemple du rideau de douze arbres scindé entre douze et l'arbre perçu comme un arbre en général), c'est son pouvoir de séparer entre le formel et le matériel. On le voit avec le dénombrement et l'arithmétique. Mais cela va plus loin : il ne peut pas y avoir le production d'écriture sans un auteur qui la fasse (la même chose pour les mathématiques), mais il peut y avoir un produit d'écriture sans auteur : par exemple l'auteur est mort, ou il s'agit d'une copie.

Les conséquences spirituelles de cette situation sont immenses. Mais je m'en tiens au cogito lui-même.

IV. L'humanité et la pensée prises dans le triangle

IV.1. Singularité et humanité

Le point de départ de la réflexion est, d'une manière ou d'une autre, l'affirmation logiciste d'un sujet pleinement donné à lui-même, à travers non seulement sa pensée - *je pense donc je suis* - mais également à travers ses sensations, ses sentiments, son vécu - *je sens, je vis, donc je suis.* Je ne conteste pas le verbe être dans l'énoncé cartésien, mais plutôt ce que renferme la première personne du singulier « je ». Lacan répond à Descartes : « Là où je pense, je ne suis pas... là où je suis, je ne pense pas », et il a raison. Dans l'être humain, il y a de l'être (ce qui pose toute une série de problèmes) et il y a de l'humanité (ce qui pose toute une série de problèmes qui sont radicalement différents), mais l'individuation vient subrepticement s'insérer et c'est à la fois l'effet d'une manière de parler - une exigence fondamentale pour pouvoir parler - et l'effet d'un besoin de logique.

Voyons cela dans le tableau suivant :

<table>
<tr><th colspan="2">HUMAIN (SINGULIER)</th><th>HUMANITE</th></tr>
<tr><td colspan="2">L'humanité (à travers le langage) n'est pas réellement différente de l'humain.
C'est toujours une personne singulière qui est l'humain, mais aucun être humain ne peut savoir ce qu'est l'humanité en s'étudiant lui-même</td><td>L'humanité (son « essence ») est perçue comme réellement différente de tout humain (réel). Il ne suffit pas de voir n 'importe quel être humain pour savoir ce qu 'est l'humanité
L'être humain n'existe pas « <u>en général</u> »
Indifférenciation entre les singularités</td></tr>
<tr><td>Un individu seul n'est pas humain (c'est un Dieu ou une bête, dixit Aristote)</td><td>Adéquation recherchée entre l'individu et le groupe (et son essence)</td><td>La « société », ainsi que toute organisation sociale possédant un effet de masse constitue <u>le paradigme de l'humanité</u></td></tr>
<tr><td>L'être seul fait l'expérience de ce que son être est différent de son humanité</td><td>Etre = se sentir exister en même temps que humain</td><td>L'humanité comme essence n'est pas (au sens où un individu est)</td></tr>
</table>

Idéalement, je suis le maître de mes pensées, je suis responsable de la rationalité de mon propos et j'en réponds, c'est-à-dire que je suis capable de justifier mes dires et d'expliquer quels sont les prémisses et le raisonnement qui m'amènent à tenir mon propos.

Factuellement, je ne suis pas le seul maître de mes pensées. Pour penser, il faut que je parle - c'est la grande question du rapport intime de la pensée au langage - or il a fallu que j'apprenne à parler avant de pouvoir parler, c'est-à-dire dire le « je ». « Je » est venu en dernier.

Nous avons ici le cas d'un apprentissage qui préexiste à son apprenti. Nous retournons au point de départ (le langage, la logique) : ma manière de parler suscite une partie de ce que j'ai à dire et l'influence. Je ne suis même pas maître de l'occurrence de mes pensées car il m'arrive parfois de recevoir, pour ainsi dire, des idées qui surgissent dans ma tête à l'improviste, selon un détour qui m'échappe et que je serais totalement incapable de justifier. Cela semble être une évocation du phénomène de l'inconscient.

IV.2. Humanité et individuation

L'idéal fantasmatique de l'individuation (« individualisme ») concerne la question de l'humanité. Dans les sociétés archaïques ou dites « primitives », l'individu n'existe pas en tant que tel : il n'y a pas de catégorie logique pour exprimer l'individu comme auto-fondé, c'est-à-dire comme contenant en lui-même son propre fondement. La filiation, l'appartenance à une famille, à un clan, une ville, à une patrie et au tout entier le groupe colore l'individuation de riches difficultés. Par ailleurs, le mythe d'origine qui exprime l'être du groupe le rattache, le plus souvent, au divin.

Le progrès de la logique, entendue au sens étroit d'une technologie de communication - démonstration, principe de non contradiction, etc. - détermine l'évolution vers la thèse de l'individuation *a priori* de l'être humain et ce progrès est lui-même déterminé paradigmatiquement par l'écriture.

IV.3. Humanité et animalité

L'être humain a un déni radical vis-à-vis de l'animalité : beaucoup de choses que nous croyons concernant l'être humain, comme par exemple ce qui concerne son être, son humanité, son individuation, sont en fait l'envers creux d'un déni. « Je ne suis pas un animal » est un déni et sa traduction creuse et faussement positive donne « Je suis humain » ; « Je ne suis pas un chaos d'influences dont la plupart me demeurent opaques » devient, par déni et affirmation creusement positive «je suis maître de ma pensée et de mes décisions, c'est-à-dire que je suis un être libre ».

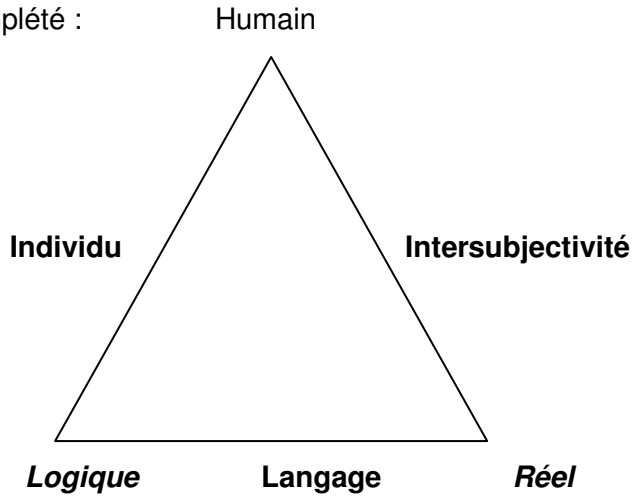
Les êtres humains sont tous périssables et comestibles. La différence des sexes relève de la condition animale, de même que le désir, la faim, la soif, le sommeil, la maladie, la malnutrition, etc. Certes, nous sommes des êtres vivants, mais nous prétendons en plus posséder un esprit. On interprète cette spiritualité en termes de rationalité laïque ou d'âme

ouverte à quelque chose d'infiniment plus grand. A cet égard, l'on pourrait proposer de définir Dieu comme l'humanité idéalement dépourvue de toute animalité, c'est-à-dire la flamme d'une bougie moins la bougie...

L'être humain se croit volontiers créateur de réalité et de sens et se *voit* volontiers capable de vérité et de fiction. En fait, le plus souvent, *l'être humain se définit quant à son ontologie, par les réquisits logiques de l'individuation, et quant à son humanité, par le refus de l'animalité.* L'être humain est un animal de meute et c'est l'effet de meute qui lui fait oublier qu'il est un animal.

IV.3. <u>Ecriture et pensée</u>

Voici notre triangle complété :



Le recours au diagramme sert à produire l'évidence d'un schéma de pensée qui n'est pas strictement logique, c'est-à-dire « binaire ». Le binaire signifie les contraintes de la langue (logique usuelle), vécue, sentie et utilisée, et par conséquent non formalisée.

Tout ce qui sert à soustraire la pensée à sa propre force de gravité fait intervenir une forme d'écriture. La géométrie euclidienne est diagrammatique ; elle est une méthode constructive qui donne à voir ce qui ne saute pas aux yeux du non-géomètre.

On peut ranger dans cette catégorie le travail sur la lettre, notamment dans la tradition talmudique (*gematria*, etc.), ou sur le signe dans la psychanalyse, ou encore sur des configurations spatiales dans la musique (la polyphonie). En philosophie, *stricto sensu*, l'on peut se référer à Platon (la Ligne, dans la *République,* et toute la pensée géométrique des éléments fondamentaux qui correspondraient à des formes canoniques) et surtout à Kant, pour son architectonique. Dans la philosophie des mathématiques, je dois essentiellement citer René Guitart. Dans le raisonnement scientifique, ce recours à la figuration réglée est omniprésent et il fournit un puissant outil d'exploration heuristique.

En fait, dans la gestion administrative, le recours à des organigrammes, flowcharts, statistiques figurées et autres diagrammes, correspond, d'une manière intuitive, à ce genre d'approche conjuguant l'écriture et l'image.

V. Le pouvoir de l'écriture (l'apprentissage) et les résistances au changement

V.1. Une nouvelle ontologie

Le fonctionnement de l'écriture tout comme celui du langage requiert que l'on l'intériorise jusqu'à oublier qu'on écrit ou qu'on parle. Il faut apprendre à parler lorsqu'on est un tout petit enfant et cet apprentissage, se passant quasiment sans douleur, rend insolites toutes les difficultés dont on peut faire l'expérience par la suite à acquérir d'autres langues étrangères.

La conséquence philosophique de cette situation est la suivante : le rapport que l'on peut avoir par rapport à une technique ou une technologie donnée est particulièrement tranché. Ou bien on l'a maîtrisée jusqu'au point d'oublier qu'il a fallu la maîtriser, ou bien elle paraît particulièrement immaîtrisable (maîtrise des langues étrangères, aux mathématiques et aux sciences exactes, à l'informatique ; on en refait l'expérience chaque fois qu'un changement doit être opéré concernant les habitudes de pensée). Ceux qui résistent au changement dans l'apprentissage de la lecture ont, en quelque sorte, un sursaut de survie en ce qui concerne leur santé mentale. L'apprentissage, dans ce contexte, est aussi une folie gérée.

Le phénomène de l'apprentissage est philosophiquement autant essentiel qu'il est négligé en philosophie. D'une part, il constitue une modification en profondeur de l'*ontologie* du sujet ; d'autre part, l'apprentissage modifie en profondeur sa créativité. Il est donc compréhensible que l'enfant ne veuille pas faire cette expérience folle qui consiste dans le fait de dissocier le mot et la chose en apprenant à lire. Ecrire le monde, c'est le dédoubler...

V.2. Voir autrement

En outre, toute nouvelle technique modifie notre rapport à l'imaginaire. On ne me fera pas croire qu'apprendre la comptabilité ne modifie pas la perception que la personne a d'une entreprise.

Quand j'enseignais dans une Ecole réputée à Paris, il y a avait des étudiants de toutes origines. Certainement, leurs parents étrangers leur ont fait comprendre à demi-mot ou de manière évidente, qu'ils n'avaient pas la bonne origine ou la bonne couleur de peau. En somme, ils auraient pu dire à leurs enfants : « Tu feras de ton absence d'image, ton identité ». Quand il s'agit de vie ou de mort (le rapport à l'identité), les étudiants peuvent développer une religion de l'écriture.

Au tréfonds des résistances au changement, il y a donc une question de vie ou de mort. C'est certainement pour cela que nous sommes dans une société de répétiteurs. Pensez au succès, pendant des siècles des thèses de Platon et d'Aristote. D'une certaine façon, nous sommes constitués pour répéter. Penser, c'est explorer et l'écriture a un pouvoir poïétique

(du grec *poësis*, créateur). Donner un triangle à un géomètre et il va explorer plein de choses. Pour les Grecs, la géométrie euclidienne était une autre manière de voir.

Il est une légende grecque. En temps de peste, les habitants vont consulter l'oracle. Il leur dit que la guérison arrivera si l'on double le cube du monument d'Apollon. Comment faire se demandent-ils ? De cette histoire nous comprenons que ce qui se présente à la vue et à l'oreille est une infime partie de ce qu'il y a à voir et entendre. La psychanalyse nous révèle ce que l'on ne sait pas encore tandis que la géométrie trace ce qui n'a pas encore été vu.

Une des résistances aux changements réside dans le fait de ne pas réaliser d'introspection poussée. On se dit : « Je sais tout, j'ai déjà tout sorti une fois. » Le sens, ce n'est pas seulement recevoir de l'information. Il faut accepter que l'on ne soit sûr de rien. Pour moi, ce qui est vraiment réel, ce sont les individus, pris un à un. Mais toujours se poser des questions n'est pas non plus la solution : une poule qui s'agite veut-elle voler ?

V.3. L'apprentissage modifie l'être de l'être humain

C'est par l'acquisition de la langue maternelle qu'il y a « sujet de parole » ; ce que devient un être humain (à savoir qu'il *est,* qu'il *sait* qu'il est et circulairement qu'il sait ce qu'il est à travers sa capacité de s'exprimer et de communiquer avec les autres êtres humains, ce par quoi il est non seulement *être* mais également être *humain)* dépend de son entrée en parole et semble ne dépendre que de cela. Mais cet être humain apprend à lire et à écrire ; il apprend d'autres langues ; il apprend à maîtriser les mathématiques ou bien l'écriture musicale, ou encore d'autres formes d'écritures ou de techniques. Mais il semble y avoir des différences inconceptualisables entre illettré et lettré, monolingue et multilingue, scientifique et profane, etc. En fait, et bizarrement, l'acquisition du langage, d'une pluralité de langues, d'un ensemble de techniques d'écriture (mathématiques, musique savante, informatique, etc.) loin de constituer le sujet de parole comme un être conscient d'être, ne fait qu'aiguiser sa conscience et le met « en doute » (doute hyperbolique chez Descartes).

L'être de l'être humain est négativement individué : il veut se croire positivement individué. Son individuation - et par conséquent son rapport à autrui - ressortit davantage à un problème, que l'on peut exprimer à la manière de Kant par la question « qui suis-je ? », qu'à une réponse antérieure à toute possibilité de questionner (ce que serait le *cogito* cartésien).

V.4. L'apprentissage modifie en profondeur la créativité et la potentialise

Avec le mythe du cogito on a l'illusion d'une l'inspiration créatrice faisant penser que les idées sont indépendantes des techniques qui servent à l'exprimer) :

- Plus la technique est dématérialisée, plus elle est idéalement poïétique, c'est-à-dire « idéologique » ; en langage clair, plus elle produit d'idées. Proche du pragmatique, de la matière, du concret, du sensible, la bêche de jardin associée à la technique du bêchage (car il y a une économie de gestes, une certaine efficacité à obtenir) produit beaucoup moins d'idées que les formes les plus abstraites de mathématiques qui sont de véritables machines à produire des idées, et non pas des idées, forgées ailleurs et formulées en un « langage »

mathématique. Dans l'extrême de la cérébralité, là où le concret manque radicalement, l'idée exprimée et l'expression de l'idée ne font qu'un.

- Un ensemble d'études - *Literacy Studies, Cultural Studies* et même les *Gender Studies* - mettent en évidence le fait qu'un ensemble d'idées philosophiques, politiques et religieuses dépendent étroitement de la technologie du savoir : l'administration étatique est contemporaine des premières formes d'écriture en Mésopotamie ; l'écriture alphabétique consonantique (l'hébreu, l'arabe) a donné le monothéisme ; l'écriture alphabétique complète (le grec) a donné le droit, la science, les mathématiques pures, etc.
- Les techniques de représentation des idées sont en même temps des techniques de production d'idées.
- Avec l'évolution vers la complexité, des familles de configurations se développent : certaines formes d'écriture sont spécialisées dans la reproduction à l'identique d'un contenu - c'est l'idée principale de ce concept très subtil de la *Loi ;* d'autres formes sont spécialisées dans la création d'idées - la géométrie euclidienne, et la résolution de problèmes en technique industrielle.

L'apprentissage d'une technique - dont, par exemple, l'écriture - a pour contrepartie la production des idées spécifiques de cette technique.

V.5. Ecriture et individuation

La manière paradoxale d'exprimer l'hétérogénéité de l'idée - « il me vient une idée » - rend compte de l'ambiguïté fondamentale de la production des idées, qu'elles soient scientifiques, artistiques, philosophiques, etc., qu'elles ressortissent au concept, au truc, à l'astuce, à la solution d'un problème technique, etc. Cette ambiguïté touche à l'individuation : est-ce que j'ai des idées qui viennent de moi ? Est-ce qu'il me vient des idées et, si c'est le cas, d'où ? En ce sens, et dans certains cas, la profusion d'idées, dans ce qui est vécu comme un désordre, peut être vécue comme l'irruption d'un délire.

L'on observe en milieu scolaire d'intenses résistances dans l'apprentissage à l'écriture et à la lecture, et plus tard dans l'adolescence, à l'acquisition des formes plus abstraites de pensée (comme dans les mathématiques). Toutes les formes de lecture aménagent une distance à l'imaginaire, et par conséquent à la manière dont le sujet étudiant s'imagine lui-même. Chaque acquisition de techniques de production d'idées se paie par un réaménagement de l'imaginaire, à la fois dans la manière dont celui-ci est utilisé ou refoulé et dans la manière dont le sujet s'imagine lui-même, c'est-à-dire atteste de sa propre existence (dont il ne peut rien dire, si ce n'est qu'elle est *là*).

L'imagination, chez l'enfant, est la traduction poïétique de sa technologie de base qu'est la parole. Tout le problème me semble venir de ce qu'il se définit, fondamentalement et définitivement dans ce rapport qui *dit* qu'il *est* et le nomme. Il articule le langage à l'être et dans toute cette production d'images (qui sont à la fois des représentations mentales de type visuel et surtout des *émotions*). L'acquisition de l'écriture implique une sorte de

réduction de l'imaginaire qui cesse d'être déterminé par l'oralité - le conte, l'histoire, l'affabulation, l'expérimentation entre fiction et être qui et essentielle dans la mesure où l'être humain est un animal qui s'est inventé, avec des mots, une identité qui est proprement une fiction, c'est-à-dire le produit *d'un faire*. Les choses cessent pour l'enfant d'être des émotions-images et avec l'écriture surgissent des formes de raisonnement organisant les images différemment, introduisant l'idée révolutionnaire qu'il y a des images qui ne suscitent aucune émotion, c'est-à-dire des *concepts.*

Bien sûr, la structuration de l'imaginaire et, par là, du psychisme d'un individu n'est pas exclusivement déterminée par l'apprentissage de formes d'écriture ; un ensemble de facteurs, dont certains sont bien repérés, jouent un rôle très important (l'histoire personnelle, la composition de la famille, sa propre histoire, l'inscription sociale, les mentalités du groupe auquel le sujet appartient, le genre sexuel et l'orientation sexuelle dont on ne sait toujours pas jusqu'à quel point elle est « essentielle » ou « construite »).

V.6. Un certain profil est privilégié par un certain type d'organisation sociale

Les organisations sociales d'aujourd'hui où toutes les formes d'écriture possibles se condensent, privilégient le recrutement de personnalités qui ont été littéralement restructurées par leur propre apprentissage. En outre, le renforcement mutuel et la reconnaissance mutuelle (vocation) intensifient un type particulier de rapport à soi-même et à l'imaginaire.

La typologie des organisations sociales recouvre une sorte de typologie ontologique au niveau des individus ainsi qu'un mode d'individuation jusqu'ici inédits. Les formes de scripturalité, chez l'individu recruté et fonctionnant bien dans un type d'organisation sociale bien défini (par exemple la grande administration, l'institution universitaire, la finance, etc.) cessent alors d'être appréhendées comme autant de manières de produire de l'idée ; elles sont structurantes de la société en même temps qu'elles sont structurantes de l'individu ; c'est l'*ontologie versus poïétique dans l'organisation sociale*. Dans le *Cogito* (qui est seul) on est dans la pratique de l'écriture (scientifique, comptable, informatique, juridique, etc.) mais l'on est également seul.

Dans le dialogue et les autres formes de poïétique d'idées (le débat) m'importe qui écrit, lit, atteste de la pérennité de l'écriture, et de son essence (celle de la répétition à l'identique). Ce qui incombe au sujet lisant et écrivant, sa tâche d'être, c'est-à-dire ce à quoi répond le geste d'auto-positionnement du *cogito,* est totalement pris en charge par la nature scripturale : il contribue à l'écriture, il gère cette écriture et se conforme à la nature propre de l'écriture. Dans un tel monde, la seule chose dont il pourrait douter, c'est de lui-même ; en ce sens qu'il pourrait enfin remarquer que le Malin Génie, qui invente un monde, a été inventé par Descartes lui-même, en tant qu'il écrit l'apologue du Malin Génie. Autrement dit, le risque est pour lui très grand, en se faisant auteur plutôt que lecteur ou copiste, c'est-à-dire en se risquant à l'invention - à la production de nouvelles idées - *d'être* le Malin Génie, c'est-à-dire de succomber au délire tout en en étant la source.

Les choses se mettent donc en place : dans un monde d'écriture, de services, de sciences, etc. L'individu qui fait partie d'une organisation sociale attend d'elle sa propre ontologie, c'est-à-dire sa manière de *dire* son propre *être.* D'où la lutte au couteau pour la promotion. En se voulant « logique », « rationnel », il s'efforce d'adopter un mode de fonctionnement non seulement intellectuel mais aussi « sensible » qui mime, à son insu, le mode d'être de l'écriture, sans réaliser, (comment le pourrait-il ?) que cela signifiait qu'il se coupe de tout corps, de tout imaginaire et, finalement, de toute sensibilité. L'individu a le pressentiment angoissé, diffus et surtout indicible que tout ce dont il doit se séparer pour ressembler à l'écriture, c'est lui-même !

VI. Débat

VI.1. Appréhension du réel

Intervention 1 : *Vous voulez dire que l'on découpe des entités dans le réel alors que dans d'autres contextes (la physique quantique, en particulier), cette même entité (l'arbre) est un continuum ?*

Franck Pierobon : *Oui, c'est la même chose que la notion de « grain de résolution ».*

Intervention 2 : *Ce que vous décrivez fait penser aux fractales où chaque partie ressemble à la forme générale.*

Intervention 3 : *Quelle est la différence entre le rationnel et le raisonnable ? Je peux considérer que renvoyer quelqu'un est rationnel mais cela peut ne pas être raisonnable et vice versa.*

Franck Pierobon : *La notion de fractale est une belle analogie de ce que je veux dire. Pour ce qui est du rationnel et du raisonnable, vous avez aussi raison. On peut estimer raisonnable de garder un employé incompétent parce que l'on sait qu'il canalise les agressivités de chacun : tout le monde est d'accord pour dire qu'il le déteste.*

VI.2. Coup de force et pragmatisme

Intervention 4 : *Est-ce ce que l'on peut appeler la démarche de Descartes du pragmatisme ?*

Franck Pierobon : *Oui. En plus de cela, Descartes a réalisé un coup de force.*

Intervention 5 : *Diriez-vous la même chose en ce qui concerne la Révolution russe ?*
Franck Pierobon : *Je dirais plutôt que la bombe véritable fut la Révolution industrielle. Par-là, le mouvement léniniste-marxiste peut être vu comme une étiquette. Je crois que les technologies et les systèmes d'information ont eu plus de pouvoir ; les effets du mouvement ont pu s'étendre grâce à cela. Par ailleurs, une seule cause à l'explication du mouvement ne suffit pas, c'est une kyrielle de causes qui est à sortir de terre. Quand vous observez une évolution scientifique vous ne pouvez faire l'impasse sur, par exemple, l'évolution des idées à l'époque traitée.*

VI.3. Folie, identité et langage

Intervention 6 : *L'homme seul ne devient-il pas fou que parce qu'il n'a pas de miroir ?*

Franck Pirobon : *Oui, peut-être, mais je ne pense pas que c'est le plus important. Dans la représentation que les Grecs font des humains, l'homme a le sexe caché par un bouclier et la femme par un miroir. Le plus important est que nous sommes des êtres* ***de*** *langage mais nous naissons aussi* ***dans*** *le langage. L'enfant apprend à parler avant de savoir qu'il parle. On pourrait dire qu'il n'y a pas d'humanité sans accès à la parole. Autrement dit, l'identité personnelle est un fait de langage. Je sais que je suis car je suis reconnu et vu. Selon Ricoeur, les autres attestent de mon existence. Mais il faut aussi la distance entre le je et le tu (je dois savoir que je ne suis pas votre clone).*

La mise sur pied d'égalité que l'on veut établir entre l'humain et le rationnel est forcenée. Le prix à payer ? La possibilité propre à l'être humain de créer de nouvelles idées. Dans les sociétés primitives, lors de la transe, les personnes sont possédées par une ou des idées. Dans nos sociétés, nous nous considérons comme les auteurs des idées. Nous avons ce besoin de croire que les idées sont nos idées.

La branche du triangle qui relie l'humain au réel est, en fait, la question de l'un et du multiple. Cela revient à se poser les questions suivantes : Suis-je un individu ou est-ce que je participe à quelque chose qui se nomme humanité ? La mer est-elle composée de gouttes ou d'eau ? Ma propre réalité peut se jouer en crise. On peut faire comme s'il n'y avait pas de saut entre mon individualité et l'humanité. Je m'en sors en disant, par exemple, que je suis un guerrier parmi les guerriers. En ce sens, le regard d'autrui me conforte.

VI.4. Sens, critique de la raison administrative et univers kafkaïen

Intervention 7 : *Quel est le sens qui ressort de ce triangle par rapport au phénomène de résistances au changement ? Votre triangle fait penser à celui de Lacan.*

Franck Pierobon : *Le triangle est producteur de sens. Il n'indique pas un sens en particulier. Le sens ambiant ou révélé, c'est de l'idéologie. En d'autres termes, la mise en place de sens disponible, déjà donné, c'est de l'idéologie.*

Intervention 8 : *Dans le triangle de Lacan, l'imaginaire est du côté de l'humain.*

Franck Pierobon : *Dans ces 3 zones, il y a des nœuds. L'esprit humain a tendance à généraliser et il se positionne soit trop d'un côté du triangle soit trop de l'autre. Lors du processus de changement, on tombe sur l'un ou l'autre nœud.*

Intervention 9 : *Vous parlez d'une adéquation « forcenée » entre l'humain et le rationnel. Est-il possible de rendre ce lien moins forcené et, ainsi, éviter les problèmes ?*

Franck Pierobon : *Ce faisant, il y aurait une production de sens pour autant que les acteurs le veulent bien. Rendre lâche ou plus fort un lien dépend aussi des acteurs. En tous cas, la mise en correspondance des liens et des choses est toujours productrice de sens.*

Intervention 10 : *On ne peut pas, directement, déduire le sens d'un lien ?*

Franck Pierobon : *Non, car déduire signifie que tout se trouve, dès le départ, dans le lien. Le sens produit des idées qui n'étaient pas là avant. Cela ne peut pas être déductif ; comme on dit, l'art se nourrit de contraintes.*
Dans la production de sens, il y a deux étapes :

1. On fait jouer et varier les éléments ;
2. On s'arrête et l'on écoute ce que l'on dit. C'est l'écoute attentive de l'analyste.

Intervention 11 : *Je voudrais que l'on parle du livre de Nicole Dewandre, Critique de la raison administrative. Les dysfonctionnements qu'elle évoque à propos de la Communauté Européenne ne sont-ils pas dus au fait que la relation réel-rationnel est bloquée ? Cela produit un univers qui ne fonctionne pas.*

Intervention 12 : *Le lien réel-rationnel n'induit-il pas un univers kafkaïen ?*

Franck Pierobon : *Votre remarque est excellente. Je n'y avais pas du tout pensé. Je dirais plutôt que l'univers kafkaïen est dans le lien humain-réel. La rationalité est plus autonome.*
Pour ce qui est de la C.E., je tiens à préciser que c'est un univers vraiment à part (multilinguisme, personnes hyper-compétentes, etc.). La question de la performance y semble être un impératif catégoriel (pour parler comme Kant). Je pense que, au-delà de ses dysfonctionnements, elle représente une digue qui évite aux âmes belliqueuses d'entrer en guerre. Sachez que la construction européenne a coûté plus d'argent qu'une semaine de guerre en '45.

Intervention 13 : *Il y a quand même des carences réelles au sein de la Communauté Européenne !*

Franck Pierobon : *Je ne le nie pas. Mais j'ai commencé par une mise en contexte. L'important est bien la construction de l'Europe. Nicole Dewandre a raison dans son analyse mais elle ne parle pas de ce qu'il y a en dessous du managérial. La C.E. est véritablement dépendante de Parlement et du Conseil des ministres. Quelqu'un écrivait dans un journal qu'il regrette que l'Europe n'ait pas de leader charismatique. C'est justement ce qu'il faut éviter car le pouvoir est une drogue dure, que cela soit dit. Par ailleurs, heureusement que les fonctionnaires européens sont canalisés par différentes contraintes, dont des contraintes budgétaires.*

Intervention 14 : *A quoi sert un philosophe au sein de la C.E. ? Est-ce que les catégories du triangle vous permettent de penser ce qui s'y passe ?*

Franck Pierobon : *Je ne sais pas ce que c'est qu'un philosophe. Je préfère les amateurs. Je ne veux pas être que philosophe. De plus, je ne considère pas qu'être philosophe signifie donner des cours à l'université. Au passage, sachez que l'université est le lieu d'impunité par excellence. Pour ce qui est de la philosophie en tant que telle, elle me porte dans mon appétit constant de penser. Je suis entré à la C.E. par une association s'occupant de la problématique du SIDA et je me suis rendu compte que ce n'est pas un thème qui donne à penser pour tout le monde. Mais j'ai appris qu'avec certaines personnes, mieux vaut les*

prendre par une spiritualité stricte ou par un côté procédural, etc. La philosophie n'aide pas forcément dans cette pragmatique quotidienne…

Intervention 15 : *Il n'empêche, il faut faire un travail sur ce que veut dire le langage et réintroduire une distance vis-à-vis des mots.*

Franck Pierobon : *En effet, et pour cela, la philosophie donne des techniques de pensée différenciées.*
F. L. : *Et pour ce qui est de la référence à Kafka ?*

Franck Pierobon : *Les idées nouvelles sont essentielles en management. Mais pas mal de choses sont faites pour que le système soit fermé. Chez Kafka, il y a l'emprise absolue d'une loi mais personne ne la connaît. Il s'agirait de savoir si la clôture du système va de pair avec l'illisibilité de la loi.*

Intervention 16 : *Le système fonctionne aussi pour assurer son autoconservation.*

Franck Pierobon : *Mais dans cette autoconservation, il n'y a pas d'éros. Les personnes cherchent à être conformes au système. On leur demande d'être neutres mais la neutralité est fantasmatique.*

Intervention 17 : *Le triangle n'est-il pas perçu de manière différente selon la place que l'on occupe dans la société ?*

Franck Pierobon : *C'est juste (le schéma continue à produire des idées que je n'avais pas au départ). Le management est en relation d'incertitude par rapport à la réalité extérieure. Toutefois, le manager a une certitude que le kafkaïen n'a pas : il sait qui il est ; il sait qu'il fait partie des personnes qui comptent dans l'entreprise et la société. Une société où les personnes ne font que répéter et sont passives, c'est le monde de Houellebecq généralisé. Ces même personnes sont très protégées : plus elles le sont, plus elles sont fragiles. Leur passivité et leur cycle de répétition enlevées, elles partent à la retraite et décèdent ou dépriment rapidement (« Vendredi à la retraite, lundi mort. »). Dans notre triangle, il faudrait débusquer les zones de douleurs.*

Intervention 18 : *Les manageurs ne se retrouvent pas dans cette volonté d'autoconservation. L'entreprise est vue de manière évolutive. On aimerait bien que cela soit un phénomène stable mais ce n'est pas le cas. Pour moi, le réel est une question de probabilités.*

Franck Pierobon : *Votre point de vue est celui du manager. Dans une société primitive, la seule personne vraie est le roi. C'est le même statut que revêt le manager dans une entreprise. Quand il traite de certaines questions, il a une influence sur tout le monde. Or, celui qui rame (l'employé) ne voit pas la mer. Rendues passives, les personnes sont contentes d'être colorées par la masse. Dans l'univers kafkaïen, le symbolique (le rationnel) prend le pas sur le réel. Cela a pour conséquence que tout devient procédural (dire : « Il est 12 h, on va manger »). Thuranos disait qu'un gouvernement peut être le meilleur ou le pire. La démocratie est un gouvernement tiède ; c'est du médiocre pour une classe de médiocres. La pensée de la phronésis, elle, est celle du bon choix ou bon moment tout en risquant. Mais cette philosophie s'apprend en situation.*

VI.5. Le rapport à l'écriture

Intervention 19 : *On peut poser le problème en dehors de la logique du « ou ». Il s'agit d'apprendre à lire mais sans oublier cet imaginaire à l'œuvre avant la connaissance de l'écriture.*

Franck Pierobon : *Mais les expériences ne sont pas théorisables. Il n'est pas possible de passer par les deux paliers que vous citez. Par exemple, apprendre les mathématiques procède du fait d'entrer complètement dans un mode inouï et inédit de notre manière de penser.*

Intervention 20 : *Je fais parti d'un groupement qui réfléchit aux problématiques du spirituel et de l'éthique. A ce sujet, que pensez-vous de l'événement Jésus ? Comment élaborer un discours autour de ce nœud, de ce personnage qui n'a rien écrit ?*

Franck Pierobon : *Il ne faut pas mélanger les genres. Avec Jésus, nous sommes dans une production d'idées et de vérités révélées dans un contexte d'écriture. La question christique est incompréhensible sans une référence à la douleur. La divinité peut être vue comme une humanité idéale sans animalité (où la mort et la souffrance ne sont pas prises en compte). Cette hallucination dans l'espérance est un artefact essentiel. A cette époque, la population avait besoin de messies (d'ailleurs, ils y proliféraient !). La spiritualité c'est donner du sens à ce qui n'en a pas, en l'occurrence, la douleur. Donner du sens participe de cette hallucination. En outre, il y a le rapport à l'écrit. Le changement ce n'est pas changer les mentalités par rapport à des idées nouvelles (les idées sont rarement nouvelles) mais produire de nouvelles idées à partir de l'exégèse (ce que font les Juifs). Dans ce cas, le travail sur l'écriture est poïétique.*

Intervention 21: *Les Juifs ont plutôt une approche d'expression : ils prennent les contrepoints d'un départ…*

Franck Pierobon : *Oui, mais c'est toujours à partir d'un texte.*

VI.6. Quel esprit critique ?

Intervention 22 : *Ne serait-il pas souhaitable, dans ce cas, de développer l'esprit critique de chacun ?*

Franck Pierobon : *Je ne sais pas. Le professeur dissémine auprès de ses élèves un inconscient trans-générationnel. Grosso modo, il efface un pli pour en donner un autre. De plus, qu'est-ce que l'esprit critique ? Je ne suis pas sûr que l'école soit le meilleur lieu pour le développer.*

Intervention 23 : *J'ai un neveu qui est en première année d'études. On lui demande, alors qu'il n'a encore aucune connaissance, de réaliser un petit robot. Le professeur est juste mis en disponibilité. Faut-il renoncer à toute tentative de transmettre ?*

Franck Pierobon : *C'est comme lancer à l'eau quelqu'un qui ne sait pas nager mais à qui on a appris, depuis qu'il est né, à ne pas bouger les bras. On n'apprend pas le temps… Ce type d'enseignement est autocratique : on donne du pouvoir à l'étudiant alors que, réellement, il n'en a pas. On nous fait croire que la créativité est le savoir or, avant d'être un poète chinois, il faut apprendre le chinois. D'une manière générale, pour l'enseignement, on peut utiliser la formule : « If you get peanuts, you have only monkeys. »*